



KENNETH
COOK

Le Blues du troglodyte



LES GRANDS ROMANS

autrement

Propriétaire d'une radio au bord de la faillite et d'une mine d'opale d'où nul n'a jamais extrait la moindre pierre précieuse, Simon Crown n'a pas l'avenir le plus radieux qui soit. Aussi, lorsqu'un riche chef d'entreprise lui propose de s'associer avec lui, Simon n'a-t-il d'autre choix que d'accepter. L'affaire est pourtant bien trop belle pour ne pas être louche.

Personnages scabreux, losers magnifiques, humour cruel : Kenneth Cook peint le portrait hilarant et dantesque d'une Australie aussi réjouissante que poisseuse.

« Le grand maître des lettres australiennes »

Sud-Ouest



Le blues du troglodyte

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS AUTREMENT

- Cinq matins de trop*, 2006
Par-dessus bord, 2007
La vengeance du wombat et autres histoires du bush,
2010
Le vin de la colère divine, 2011
L'ivresse du kangourou et autres histoires du bush, 2012
Le trésor de la baie des orques, 2013
La bête, 2014
À toute berzingue, 2016
*N'essayez jamais d'aider un kangourou et autres aven-
tures imprévues du bush*, 2018
Outback, 2019
En route, mauvaise troupe !, 2020

DÉJÀ PARU
DANS LA COLLECTION DES GRANDS ROMANS

- Le Koala tueur et autres histoires du bush*, 2020

KENNETH COOK

Le blues du troglodyte

*Traduit de l'anglais (Australie)
par Mireille Vignol*

Éditions Autrement **Littératures**

Titre original : *The Underground Man*.

© Succession Kenneth Cook, 1980.

Publié pour la première fois en français
en 2015 aux éditions Autrement.

© Éditions Autrement, un département
des éditions Flammarion, 2021,
pour la traduction française et la présente édition.

ISBN : 978-2-0802-5018-6

Pour Patricia
Le problème avec la réalité,
c'est qu'elle est impossible.

« Vous écoutez Simon Crown, le troglodyte authentique, sur les ondes de 7 K.B., la radio de Ginger Whisker... porte-voix de l'homme souterrain. Il est dix-sept heures trente. »

Tout est dit. J'éteins le micro et lance le disque suivant. Un long gémissement tapageur et cadencé d'adultère, de fornication, voire d'une forme de bestialité, s'élève. Il fait frais et sombre ici. Frais parce que, pour une fois, la climatisation semble fonctionner, et sombre parce qu'il n'y a aucune fenêtre dans le studio et que la petite ampoule de la platine me suffit. Dans une demi-heure, je sortirai d'ici et la chaleur dépassera les cent vingt degrés Fahrenheit. C'est impensable. J'essaie de calculer ce que ça donne en degrés Celsius, mais je n'y arrive jamais. Je sais ce que je vais faire, je vais traverser la rue principale et filer au pub en gardant les

yeux fermés pour éviter d'être aveuglé par la fournaise qui m'attend. Je suis à l'antenne depuis midi et j'ai besoin d'une bière. Peu importe d'ailleurs que j'en aie ou non besoin, je vais en boire une. Le disque se termine. Un étrange raffut d'agonie ou de bâillement indique que c'est la fin. C'est le seul atout des disques que je passe : je ne suis pas obligé de les écouter. Ils annoncent leur propre conclusion dans une espèce de râle de la mort.

« Vous écoutez Simon Crown sur les ondes de Radio Ginger Whisker. Noël approche à grands pas, c'est la saison des fêtes. (Plus que deux mois !) En cette période d'interactions sociales, naturellement associée à l'esprit de charité, assurez-vous de n'offenser personne. Utilisez Odorola au quotidien, le déodorant qui vous tient au sec toute la journée. »

Prochain disque. Le charivari de sexualité *made in U.S.A.* gravé dans la cire tourne devant mes yeux, s'échappe de mon studio en passant par les ondes de l'émetteur, et finit dans les transistors de Dieu sait qui. C'est un processus formidable dont je n'ai jamais réussi à comprendre le fonctionnement.

Un étrange cordon ombilical de génie scientifique me relie à mon audience invisible. En

supposant que j'aie une audience. Il est fort probable que personne ne m'écoute. À cette heure du jour, les cinq mille habitants de Ginger Whisker – hommes, femmes et enfants – sont probablement dans un des quatre pubs de la ville. Comme il se doit. La seule excuse du dieu qui a créé ce pays est d'avoir donné aux hommes l'ingéniosité de bâtir des pubs pour s'en protéger. J'imagine que c'est Dieu qui a créé ce pays. Il n'a pas pu se former par hasard. Un pays aussi résolument insupportable fait forcément partie d'un grand dessein.

Ginger Whisker m'attend. La ville de Ginger Whisker s'étend aux portes de ma cellule sombre et fraîche. Comme une bête maléfique qui m'abrite momentanément, en sécurité, au creux de son ventre. Pour m'en échapper, d'une manière ou d'une autre, je dois traverser des territoires hostiles. Encore cinq disques. Six annonces publicitaires. Je pourrai alors me carapater au pub. Pourquoi ne pas partir maintenant ? Je peux demander à Dan de passer les disques jusqu'à dix-huit heures et laisser tomber la publicité. Vas-y, Crown, bâcle tout, glisse sur la pente de la dissolution, accepte l'ordre des choses de la vie : la bière avant le boulot.

« Vous souffrez de constipation ? Vous vous sentez mou, vous manquez de motivation dans votre travail, vous êtes toujours fatigué ? Donnez du ressort à votre vie. Quatre cuillères à café de Fibres Johnson par jour et vous retrouverez le sourire. »

Encore un disque. Et il en reste quatre. D'ailleurs où est Dan ? Bon Dieu, s'il n'est pas là pour rendre l'antenne à la chaîne nationale à dix-huit heures, je vais... Qu'est-ce que je vais faire ? Rien. Je continuerai à passer des disques jusqu'à ce qu'il se pointe. Crown, Crown, Crown, qu'est-il advenu de ta jeunesse ? Trente-cinq fois le tour du soleil et tu n'as rien accompli, rien fait. Pourquoi mes pensées deviennent-elles toujours morbides en fin de journée ? C'est sans doute un présage annonçant l'heure de ma mort. Cela dit, ce n'est sans doute pas plus mal. Mieux vaut mourir d'humeur triste qu'en pleine allégresse matinale. Mais quand ai-je ressenti cette allégresse matinale pour la dernière fois ?

« Vous souffrez de constipation ? Vous vous sentez mou... (Merde, je l'ai déjà lue, celle-là. Tant pis. Autant lui en donner pour son argent. En plus, c'est un des rares clients réguliers qui règle ses factures. Peut-être qu'il ingurgite sa fibre. Mon Dieu, ça y est, je perds la tête.) Vous

manquez de motivation dans votre travail, vous êtes toujours fatigué ? »

Il est enfin dix-huit heures. Dan est arrivé, il bascule la station sur la chaîne du réseau et je suis un homme libre jusqu'à six heures demain matin. Libre mais avec l'ombre de Radio Ginger Whisker qui obscurcit un coin de mon cerveau. Ces deux petites salles au matériel détérioré, cette tour de transmission minable, ce personnel composé de Dan le technicien et de Milly la secrétaire : voici la radio Ginger Whisker qui domine ma vie, qui est ma vie, si l'on peut appeler ça une vie. Pourquoi ne pas démissionner et aller glander sur une plage ou me rendre utile ailleurs ; pourquoi ne pas tout larguer et m'envoler dans le ciel gris, bleu, orange, violet, rouge et rose ? Il y a forcément quelque chose de l'autre côté du kaléidoscope de brume dont l'anneau géant limite la vision des hommes sur le vaste monde. Pourquoi ne pas m'enfuir sans accorder une autre pensée à Radio Ginger Whisker ?

Parce que je suis le proprio de ce merdier, voilà pourquoi.

Je sors du studio et entre dans le bureau. Chaleur. Une chaleur palpable, étouffante, insupportable, intolérable et néanmoins présente,

envahissant la pièce comme une boule de coton infernale. Milly est partie. Je pose des lunettes de soleil sur mon nez dans l'espoir ténu qu'elles absorberont un peu de lumière et j'ajuste avec soin mon large chapeau de paille. Je sors du bureau et je suis dans la rue. Chaleur. Directe, soufflante, une chaleur blanche venue tout droit du soleil, un mètre au-dessus de ma tête. La transpiration sèche instantanément sur mon visage. Je marque une pause sur le seuil pour prendre la seule décision importante de la journée : quel pub choisir ? Je me trouve dans la rue principale de Ginger Whisker. La seule rue de Ginger Whisker. Une rangée tordue de bâtiments tordus ; bois et fer forgé, peinture blanche écaillée, détritrus de canettes dans la poussière blanche de la route, quelques chiens, un Aborigène soûl. Pourquoi les Aborigènes sont-ils toujours soûls ici ? Pourquoi ne le seraient-ils pas ? La ville semble déserte mais un esprit averti comprend vite que tous les habitants sont dans les pubs, seules bâtisses d'envergure modérément substantielle de cette rue tordue et blanchie par la chaleur.

Quel pub choisir ? Qui ai-je envie de voir ? Qui ai-je envie d'éviter ? J'ai envie de rencontrer des femmes magnifiques, sereines et belles ; des

hommes riches et spirituels. Comme mes chances de réussite sont à peu près égales dans tous les pubs, j'opte pour le plus proche, directement en face de la radio, et je traverse à pas étouffés dans la poussière douce et blanche. Adieu chaleur aveuglante et livide ! Je pénètre dans l'obscurité du bar où la climatisation lutte en vain contre l'énergie qui se dégage de trois ou quatre cents corps d'hommes en sueur.

Ils sont tous roses. Ça me surprend toujours. Ils sortent des puits de mine ou d'extraction à ciel ouvert et vont droit au pub, chaque centimètre carré de chair exposée incrusté de poussière rose. On dirait qu'ils sont tous maquillés à la truelle. Je suis le seul homme blanc, à l'exception de quelques Aborigènes qui sont couverts de la poussière blanche des rues plutôt que de la poussière rose des mineurs.

Ah non, bon Dieu, en voilà un autre. Le gestionnaire de mon compte en banque. Austère et pâle, grand, mince et à moitié ivre ; il est installé au comptoir où il m'attend comme le Destin. J'aurais dû choisir un pub différent. Non pas que ça ait de l'importance. Il aurait fini par m'avoir. Il circule entre les quatre pubs comme une araignée qui inspecte ses toiles en attendant de piéger ses proies. Soit on déserte

les pubs à tout jamais, soit on finit par se faire attraper. Je finis donc par me faire attraper.

— Salut Simon.

Cordial, solide, sûr de lui, tolérant.

— Salut Bill.

— Bière ?

— Merci.

Il plonge une main osseuse dans sa poche et en sort un morceau d'opale d'une dizaine de centimètres carrés.

— J'envisage de l'acheter.

— À qui ?

— À Percy.

Percy est le Libanais aux dents pourries qui me tend une pinte de bière. J'en bois un tiers.

— Tu devrais te méfier.

— Je ne l'achèterai pas sans quelques évaluations d'experts. Qu'est-ce que t'en penses ?

Mon expertise dans le domaine est douteuse, mais comme je dois une énorme somme d'argent à cet homme pour avoir gaspillé des milliers de dollars dans une mine d'opales, je l'étudie en affichant une mine d'expert. C'est un très beau morceau. Bleu, presque violet, avec des éclats orange et or. Comme le ciel du désert juste avant la nuit. Mais j'y vois autre chose, elle est traversée d'un étroit fil roux à peine dis-

cernable : le *ginger whisker*. Le poil roux. L'imperfection de l'opale. Le ver dans la pomme. C'est un signe de pourriture. Si vous coupez cette opale, elle s'effritera en fragments inutilisables. Il y en a beaucoup dans le coin, d'où le nom de la ville.

— Ginger whisker, lui dis-je en suivant la craquelure du pouce.

— Où ?

Je lui montre. Il plisse ses yeux flous de bière et finit par le voir.

— Mon Dieu. Je crois que tu as raison.

— Combien il en voulait ?

— Cinq cents dollars.

— Elle en vaut dix.

Je bois un autre tiers de pinte.

— Le petit salopard. Quel culot d'essayer de m'arnaquer comme ça !

Il ne s'offusque pas que Percy essaie de refiler une opale rongée de *ginger whisker* ; il s'offusque qu'il veuille la lui refiler à lui, Bill le banquier.

Je termine ma bière et en commande deux autres. Bill rend l'opale à Percy lorsqu'il nous sert les bières.

— Ginger whisker, Percy, espèce de salopard, lui dit-il aimablement.

Percy hausse les épaules, reprend l'opale et la propose à un inconnu accoudé un peu plus loin au comptoir. Un touriste. Ça se voit à ses habits et au fait qu'il n'est pas très soûl. Il est rose, résultat probable d'une visite dans une mine. Il s'empare de l'opale et l'examine attentivement. Puis il s'approche de Bill et moi pour trouver un coin mieux éclairé. Son visage est illuminé d'un rayonnement cupide, typique de celui qui regarde une opale.

— Tu crois qu'on devrait l'avertir ? demandé-je.

Bill est choqué.

— Ce ne sont pas nos oignons, dit-il.

Manifestement, cet homme n'est pas un client de la banque, ou s'il l'est, Bill n'est pas au courant.

Le touriste s'approche de nous.

— Combien ? demande-t-il à Percy.

Percy, dont le baratin est tellement flagrant que ça fait peur, dévoile ses dents atroces et dit :

— Je la sacrifie pour cinq cents dollars parce qu'il se trouve que j'ai un cruel besoin de cash.

Le touriste, rompu au fonctionnement du monde et pas facilement dupe, repose l'opale sur le comptoir.

— Vous voulez rire.

Percy, rompu quant à lui au fonctionnement des touristes, reprend l'opale en haussant les épaules.

— Combien vous en voulez, en vrai ? demande le touriste.

Il est fichu.

— Je pourrai rogner cinquante dollars, répond Percy. Il se trouve que j'ai un besoin d'argent pressant.

— Et si je vous en offre trois cents ? Je ne peux pas faire mieux pour un morceau pareil.

— Vous y allez un peu fort, renvoie Percy. Je n'ai qu'à attendre l'arrivée des acheteurs, samedi, et j'en tirerai facilement six cents. Peut-être mille. Une pièce comme ça va chercher dans les cinq mille une fois taillée.

— Eh bien, je vous en offre trois cent vingt-cinq aujourd'hui, et c'est mon dernier mot.

Il sort une liasse de billets de sa poche en maintenant un regard matois sur Percy, conscient de l'attrait puissant du cash.

— Vous êtes dur en affaires, bon Dieu, dit Percy.

— Les affaires sont les affaires, répond le touriste.

— Trois cent cinquante.

Mais le touriste a l'impression d'avoir le dessus.

— Trois cent vingt-cinq, dans votre poche maintenant. C'est mon dernier mot, annonce-t-il d'un ton sans appel.

Percy fait semblant d'hésiter sans même parvenir à se montrer convaincant.

— Vous êtes dur en affaires, bon Dieu, répète-t-il.

— À prendre ou à laisser, répond le touriste d'une voix complaisante.

Percy pousse l'opale sur le comptoir.

— Tenez, prenez-la.

Le touriste compte l'argent. Et ajoute un dollar supplémentaire.

— Buvez donc un verre à ma santé, dit-il.

Le touriste examine son acquisition et commande à boire. Il est un peu ébranlé de voir Percy sortir un autre morceau d'opale de sous le comptoir et le proposer à un client à l'autre bout du zinc. Le touriste étudie scrupuleusement son opale, se tourne vers Percy, puis sort du pub avec fracas, l'air suspicieux et irrité.

— Percy devrait être derrière les barreaux, me dit Bill avec un grand sourire.

— C'est sans doute là qu'il finira.

— Il n'y a rien d'illégal à vendre des opales. Mais quel abruti d'avoir tenté le coup sur moi.

Je partage son avis, mais Percy est sans doute moins dépendant de la bonne volonté des banquiers que moi.

— Et ta mine, ça avance ? me demande Bill, comme je m'y attendais.

— Oh, ça va. On commence à trouver de belles couleurs.

— Rien de vendable ?

— Pas encore. Mais c'est prometteur.

— Tu emploies toujours Jimmy Blair ?

— Ouais, toujours.

— Et la radio, comment ça se passe ?

— Comme d'habitude.

— Tu as des rentrées d'argent ?

— On m'en doit beaucoup.

— Figure-toi que j'ai regardé tes comptes aujourd'hui.

Tu m'étonnes, espèce de salopard.

— Oui, Bill. Je voulais justement passer te voir.

— Une autre bière ?

— Oui, merci.

— Tu sais, Simon, ça devient un peu compliqué pour moi. T'as une limite de cinq mille sur tes découverts, tu sais.

— Oui, Bill, je sais.

— Tu n'ignores pas que je me suis mouillé pour toi.

— Oui, Bill, je sais.

— Ton découvert dépasse largement les vingt mille dollars.

— Oui, oui, je sais. Je voulais justement te voir pour en parler.

— Eh bien, me voir n'avancera guère nos affaires, Simon. Il faudrait plutôt qu'on prenne une décision.

Entendre ça de la bouche d'un homme qui, sans moi, aurait probablement acheté une opale pourrie quelques minutes plus tôt ! Et il pourrait avoir la décence de ne pas parler affaires au pub. À vrai dire, il ne parle affaires nulle part ailleurs. Comme tout le monde à Ginger Whisker, du reste.

— Bill, je suis vraiment navré, mais tu sais ce que c'est... Je pensais que la mine serait rentable bien avant. Je l'ai mise en vente. J'ai aussi mis la station de radio en vente. Il est possible que le réseau me la rachète. Les annonceurs me doivent un peu d'argent. Si tu m'accordes plus de temps, je vais régler tout ça.

Bill sirote sa bière.

— Le temps ne joue pas en ta faveur avec un taux d'intérêt de quatorze pour cent, fait-il observer.

Merde alors, comme si c'était moi qui fixais les taux d'intérêt, ai-je envie de rétorquer. Mais je me tais.

— Voyons voir, ton premier emprunt pour la station s'élève à combien ?

— Vingt mille.

Je lui mentirais si je le pouvais, mais Bill connaît les chiffres aussi bien que moi.

— Et j'imagine que tu as quelques dettes de fonctionnement ?

— Quelques-unes.

— Dans les douze mille dollars, disons...

— Mon Dieu, non. Rien de tel.

— Alors disons huit. Ça ne doit pas être loin de huit.

— Bon, d'accord. Oui, huit, c'est possible.

— Donc, au total, t'es endetté de près de cinquante mille dollars, résume-t-il.

Je me désole intérieurement. Les mathématiques élémentaires ne font pas de cadeau. Mais pourquoi Bill se sent-il obligé de me mettre le nez dedans ?

— Ce qui inquiète la banque, vois-tu, reprend-il, c'est qu'il semble probable que tes liquidités ne couvrent pas tes dettes.

Ça m'inquiète nettement plus que la banque, ai-je envie de dire, mais je me contente de :

— Oh, c'est une vision un peu pessimiste, Bill. Et puis, écoute, de toute façon, je descends à Adélaïde dans quelques jours pour voir mes conseillers juridiques. Il n'est pas exclu que je puisse faire un emprunt décent.

— En hypothéquant quoi ?

— La mine et la radio.

— Combien ?

— Je vise les trente mille dollars.

— Première hypothèque ?

— Oui.

On pourrait penser que la bière lui ramollit le cerveau, mais pas du tout.

— Il ne te resterait donc plus que dix mille après t'être acquitté des vingt mille présents ?

— Eh bien, oui, mais...

— Je ne pense pas que la banque soit d'accord, Simon.

— Je peux essayer d'obtenir quarante mille et de tout rembourser à la banque.

— Ce serait pour le mieux. Tu prendras bien un autre verre.

— C'est ma tournée.

— Bon, écoute, vois ce que tu peux obtenir de tes conseillers, mais en attendant, j'aimerais

te présenter quelqu'un. Un gars du coin. Il envisage de devenir ton associé à ta radio. Je pense qu'il te plairait. Un type solide.

— Qui est-ce ?

— Je préfère ne pas encore donner son nom. Va voir tes conseillers, mais t'as intérêt à trouver une solution sûre d'ici peu. Nos fonds sont limités, tu sais.

— Et ton homme, là, qu'est-ce qu'il propose ?

— De racheter ta dette à la banque en échange de parts dans la radio. Mais il n'y a rien de sûr. C'est plutôt un point de départ à ce stade. Je dois le voir dans un jour ou deux et je te contacterai. Je te tiendrai au courant de l'évolution des choses.

— Merci Bill.

— Je t'en prie, Simon. La banque veut récupérer ses investissements, mais elle se soucie également du bien-être de ses clients.

Bon sang... Plus pompeux, tu meurs. Au pub, gavé de bière, dans ce trou perdu, au fin fond de l'Australie, aride et cramé, mon gestionnaire de comptes a le culot de me parler – sans ciller – de l'importance de mon bien-être pour la banque.

— Merci, Bill, lui dis-je. Merci beaucoup.

Dans la rue, il fait presque aussi sombre qu'il est possible à Ginger Whisker. Le soleil s'est couché et le ciel déchiré d'étoiles est bordé d'une frise noire, comme s'il était éternellement en deuil, ce qui semble logique. Sans le soleil, il fait moins chaud, mais le sol renvoie la chaleur accumulée durant la journée. Sous le ciel clair et étoilé, la ville paraît encore plus blanche, plus décolorée qu'en plein jour. Les étoiles brillent d'un tel éclat qu'elles font office de lampadaires. Heureusement que Dieu, dans sa grande bonté, a toléré un certain degré de pollution pour nous protéger, nous, simples mortels, du scintillement impitoyable de ces fractures lumineuses dans les ténèbres de la nuit. Les scientifiques nous disent qu'elles sont à des distances extrêmement grandes, même si j'ai personnellement un peu de mal à y croire.

Je suis presque arrivé chez moi. « Chez moi », c'est un trou sous la terre. Presque toute la population de Ginger Whisker habite dans des maisons troglodytes, ce qui explique pourquoi la ville semble si petite. Ici, le sol est tellement sec que si l'on veut s'installer, on trouve un petit monticule et on se creuse une caverne. Les riches peuvent louer des machines et bâtir plusieurs pièces. Les pauvres creusent à la pelle et se

contentent d'une grotte. Je suis locataire de la mienne. C'est un riche qui l'a fait construire et elle comprend plusieurs pièces – cuisine, salle de bains, toilettes –, le téléphone, l'électricité, tout le nécessaire. L'ensemble en souterrain, avec un puits pour la ventilation et un autre plus profond, qui part de la salle de bains et des toilettes pour éliminer nos résidus d'humanité. Ces puits sanitaires m'inquiètent beaucoup depuis l'accident fatal du vieux Bill Anderson. Tranquillement assis sur le trône, il a décidé d'allumer une cigarette. Il a laissé tomber l'allumette dans le trou, embrasant ainsi un mélange improbable de gaz. L'explosion a complètement soufflé le plafond de la cave et pulvérisé le vieux Bill. Ginger Whisker en a rigolé pendant une semaine. Toute la ville regrettait le vieux Bill sans être pour autant capable de réprimer son envie de rire. Il est enterré dans la ferraille d'un cimetière jonché de canettes rouillées aux abords de la ville, en compagnie de quelques Aborigènes et de mineurs ruinés qui se sont tués à la tâche. Tous ceux qui peuvent se le permettre se font enterrer au sud. J'imagine qu'après avoir passé leur vie à Ginger, ils ne supportent pas l'idée de s'y retrouver piégés pour l'éternité. Quant à moi,

je n'ai jamais réussi à rire du sort de Bill, et je n'ai plus jamais fumé aux toilettes.

Nous vivons donc comme des taupes ou plutôt comme des wombats, puisque nous sommes australiens. Quoi qu'il en soit, il fait plus frais sous terre que dans les maisons. Et encore plus frais si vous pouvez climatiser votre terrier. J'ai ces foutus logements en horreur, ils me font penser à des tombes. Remarquez, beaucoup de choses me rappellent les tombes, en ce moment.

Mais qu'est-ce que je suis venu foutre dans ce satané trou perdu... Et j'utilise le mot trou au sens littéral du terme. Tiens, j'ai de la visite. Mon Dieu, c'est encore ce crétin de curé alcool. Va-t'en, crétin de curé alcool, c'est l'heure de mon dîner. Voyons voir, j'ai descendu quatre bières avec Bill le banquier. Si je m'autorise encore quatre whiskys de soixante ml, j'aurai atteint ma ration quotidienne. Si je ne prends pas de vin avec mon repas, je peux me permettre deux ou trois whiskys de plus. Mais j'aime bien un verre de vin en mangeant et j'ai l'intention d'aller trouver Jimmy Blair pour voir comment il s'en sort à la mine. Non pas que ça ait de l'importance. Je sais comment il s'en sort. Comme un pied.

— Salut, Tony.

C'est un de ces curés qui tient à ce qu'on l'appelle par son prénom. Personnellement, je trouve que si on doit avoir des prêtres, autant les appeler « mon Père ». C'est à peu près leur seul intérêt, excepté celui de déterminer s'ils ont, oui ou non, la moindre utilité.

— J'espère que tu ne m'en veux pas de passer à l'improviste. Si je ne parle pas à quelqu'un, je crois que je vais devenir fou.

Mon Dieu. Il est dans une de ses humeurs. Il va me parler de son âme alors que je veux seulement m'inquiéter de mon relevé bancaire et de mes dettes.

— La porte était ouverte, alors je me suis permis d'entrer.

— Oui, je la laisse toujours ouverte. Ça m'évite de la réparer chaque fois que des cambrioleurs la défoncent.

Ce petit curé maigrichon à l'air flapi pense qu'il utilise l'alcool comme substitut à son absence de sexualité alors qu'en réalité, il aime boire, voilà tout. Il est assis dans mon fauteuil recouvert de plastique et, avec le mur couleur de terre en arrière-fond, un effet de lumière lui donne brièvement l'aspect de la mère de James Whistler (en plus flétri) dans son *Arrangement*

*en gris et noir*¹. Pour tout dire, j'aime bien ce pauvre couillon détraqué, car j'aime bien les pauvres couillons détraqués. De deux choses l'une : soit les non-détraqués manquent totalement de sensibilité, soit ce sont des hommes d'affaires accomplis.

— Tu veux boire un coup ? lui demandé-je en passant sous la voûte en terre de ma cuisine.

Il ne répond pas. D'ailleurs, c'est une question de pure forme. J'ai deux bouteilles de whisky dans le placard. Une de scotch très cher, l'autre d'une variété australienne, pas donnée certes, mais qui coûte seulement un tiers du prix du scotch. Et si je versais un verre de l'australien à Tony et un verre de scotch pour moi ? Non. Ce serait mesquin. Sans compter qu'il entendrait les deux bouchons. On ne peut pas se permettre d'être mesquin quand on risque de se faire prendre. L'australien ? Très peu pour moi, pas avant de manger. Je choisis le scotch. Et comme j'ai honte, j'en verse une bonne rasade, la même pour nous deux.

1. *Arrangement en gris et noir n° 1* est un tableau du peintre américain James Abbott McNeill Whistler, peint en 1871 à Londres.

— Comment vont les affaires ? me demande Tony.

— C'est une foutue catastrophe. Je dois payer des salaires et des frais généraux pour une mine qui ne me rapporte pas un sou. J'arriverais à peu près à équilibrer les comptes de la radio, si je n'avais pas à rembourser mon emprunt. J'envisage sérieusement de maudire Dieu et de faire faillite.

— Hum... Ça va s'arranger.

L'ennui avec les gens portés sur l'aspect spirituel des choses, c'est qu'ils ignorent qu'il existe d'autres types de préoccupations.

— J'en doute fort.

Si l'on doit parler de problèmes, ce sera des miens.

— Où en es-tu de ton divorce ?

On pourrait croire qu'il s'intéresse à mes problèmes, mais pas du tout. Il appartient à cette sale espèce de curés à l'esprit ouvert qui cautionnent le divorce ; si je commence à parler de ça, il va en profiter pour m'expliquer pourquoi il devrait lui-même pouvoir se marier.

— La procédure est en cours, dis-je prudemment.

— Ça doit être très éprouvant.

— Oui.

— Je me demande pourquoi de telles choses arrivent.

— Dans mon cas, c'est très simple. Ma femme a rencontré un homme qu'elle aimait beaucoup plus que moi et elle s'est tirée avec. Je crois qu'ils sont très heureux.

— Oui, c'est complexe, n'est-ce pas ?

Il finit son whisky. Il est trop bien élevé pour donner l'impression d'en vouloir un autre. Je suis trop bien élevé pour ne pas lui en proposer un autre.

— C'est très complexe, répète-t-il après avoir accepté un deuxième verre, reprenant le fil de la conversation que j'espérais rompu.

— Oui. Très.

— Mais bien sûr vous n'avez pas d'enfants.

— Non.

— Ça simplifie les choses.

Sans blague ! Et qu'est-ce que tu en sais, satané homme de Dieu ou homme de ce satané Dieu ?

— Tu envisages de te remarier un jour ?

— Non, j'ai l'intention de dévouer ma vie à la fornication sans répit.

— Oui, je te comprends parfaitement. Pas que je sois d'accord, attention, mais je comprends.

Tony aime donner l'impression qu'il est un obsédé sexuel enragé, réfrénant ses pulsions grâce aux limites imposées par sa philosophie, contrairement au reste d'entre nous qui réfrénonos nos pulsions grâce aux limites imposées par nos capacités.

— Dans un sens, j'imagine qu'être divorcé est à peu près la même chose qu'être un prêtre défroqué.

Mon Dieu, il m'a eu par surprise.

— Sans doute.

— Tu sais que j'ai fait ma demande de sécularisation, poursuit-il d'un ton morose.

— Oui, tu l'as mentionné.

Il le mentionne chaque fois qu'il a deux verres dans le nez, et il a deux verres dans le nez chaque fois que je le vois.

— Combien de temps as-tu été marié ?

— Dix ans.

— C'est curieux. Je suis prêtre depuis dix ans. Sans blague, quelle étrange coïncidence...

— Naturellement, on ne cesse pas d'être curé parce qu'on est défroqué.

Mais pourquoi s'emmerder, alors ?

Tony n'est pas loin d'avoir fini son deuxième whisky.

— Certains pensent qu'on ne cesse pas d'être marié une fois divorcé, dit-il en plongeant un regard plein de spiritualité dans son verre.

— Hum... répondis-je d'un ton dissuasif.

— Personnellement, je ne pense pas que ce soit aussi simple.

Quatre bières, deux whiskys, et je suis affamé. Ce boulet de curé va-t-il partir ou vais-je devoir le nourrir ? Pourquoi ne va-t-il pas broyer du noir avec ses ouailles ? Peut-être ne le comprendraient-elles pas. Peut-être que si.

— Tu ne saurais pas comment je pourrais réunir trente mille dollars ?

Je tente sans grand tact de dévier la conversation sur des problèmes qui me tiennent plus à cœur dans l'immédiat.

Il rit.

— Non, un simple curé comme moi ne peut même pas se représenter de telles sommes d'argent.

— Comment tu te débrouilles pour vivre ?

Essayons au moins de maintenir la discussion dans le domaine du séculier.

— Eh bien, je reçois de modestes émoluments de l'évêché et naturellement, je garde la seconde quête. Mais ça ne représente pas grand-chose.

Je veux bien le croire. Sa petite église troglodyte ne peut pas accueillir plus de cinquante fidèles à la fois et je doute fort qu'il ait un jour réussi à en attirer autant.

— Bien sûr, l'argent n'a que peu d'importance dans ma vie actuelle. Mais j'imagine que je vais devoir y réfléchir si ma situation change. Ou plutôt quand ma situation changera. Je suppose que le marché pour les ex-prêtres n'est pas florissant. (Il se reprend.) Les prêtres sécularisés, je veux dire.

Et merde, il a encore détourné la conversation sur lui.

— Je peux te faire un bon prix sur une mine d'opales, si t'as envie de travailler pour gagner ta vie.

— Il faudrait que ce soit donné, pour moi.

— Ça le serait.

Il rit à nouveau.

— Non. Dès que j'aurai l'accord de Rome, je partirai en ville. J'y enseignerai, sans doute.

Sans aucun doute. Parmi les enseignants que je rencontre, un sur deux est un ex-prêtre, ou prêtre défroqué. Je me demande si je peux me considérer comme un mari défroqué plutôt qu'un ex-mari. « Salut, Jennifer, pourrais-je dire en rendant visite à mon épouse défroquée. Je

viens de comprendre que le divorce n'existe pas vraiment. Dis à ce pignouf de sortir de ton lit. »

— En fait, j'ai envisagé de m'essayer à l'écriture.

Pourquoi pas ? Tous les anciens religieux s'essaient à l'écriture. Mais nous avons déjà abordé le sujet et je ne suis pas d'humeur pour les histoires de Tony et Dieu, ce soir. J'ai envie de m'apitoyer sur mes relations difficiles avec le Veau d'or.

— Écoute, Tony... Malheureusement, je n'ai le temps que pour un autre verre. J'ai un rendez-vous.

— Oh. (Devant son visage contrit, je me sens comme un porc.) Tu dois voir quelqu'un ?

— Oui.

Je regrette de ne pas avoir préparé une excuse valable qui ne me donne pas l'air de cacher quelque chose.

— Oh, eh bien je ne veux pas te retenir. Ça te dérange si je reste ici un petit moment ? Je n'ai pas envie de rejoindre mes quartiers ce soir.

Et merde, maintenant c'est moi qui dois sortir.

— Pas du tout. Reste aussi longtemps que tu veux. Et sers-toi en whisky.